

**Prise en charge des enfants de la rue en Inde:
exemple de l'association *Santhosha Nanban***



Une expérience de vie collective

Table des matières :

1. Introduction	p.3
2. Situation économique, politique, sociale, géographique et culturelle en Inde	p.4
2.1. Contexte géographique et culturel	p.4
2.2. Contexte historico-politique	p.5
2.3. Gouvernement actuel	p.6
3. Les conditions des enfants de la rue en Inde	p.7
3.1. Problématique	p.7
3.2. Le rôle de l'Etat	p.8
4. Les organisations non gouvernementales (ONG) en Inde	p.9
5. L'ONG <i>Santhosha Nanban</i>	p.10
5.1. Présentation de l'association	p.10
5.2. Lieux de vie de l'association	p.11
5.3. Personnel et répartition des tâches	p.11
5.4. Fonctionnement de l'association	p.12
5.5. Présentation du centre d'accueil et modalité d'entrée	p.13
5.6. Présentation de la crèche	p.15
5.7. Ecoles et transport	p.16
5.8. Provenance des repas	p.16
5.9. Quotidien des enfants, activités extrascolaires à la maison	p.17
5.10. Repas	p.18
5.11. Exemple de partage et de don	p.18
5.12. Mon rôle au sein de l'association lors de mon immersion	p.20
6. Conclusion et bilan personnel	p.21
7. Bibliographie	p.24
8. Annexes	
8.1. Journal de bord	
8.2. Document officiel: <i>street family survey</i>	

1. Introduction

J'ai eu la chance de rencontrer diverses personnes qui voyagent régulièrement en Inde et cela depuis de nombreuses années. Il s'agit, pour la plupart, de personnes concernées, intéressées ou attentives à la situation infantile en Inde. De plus, j'ai moi-même visité le pays à plusieurs reprises et découvert sur place quelques associations qui s'occupent des enfants de la rue. A partir de ces informations et de mes connaissances personnelles, j'ai pu constater que la situation de ces enfants, bien que vivant une vie difficile, est particulièrement dynamique et amène souvent à une solidarité entre eux et ceci malgré leurs vécus, souvent traumatisants. Ce sont des enfants très souriant, avenant, se plaignant rarement. Ils sont généralement très accueillant, curieux et ils aiment échanger. Cela donne une impression de force de vie et de plaisir de vivre malgré les diverses raisons qui les ont menés à s'installer dans un centre d'accueil. Ces enfants m'impressionnent: ils ne vivent qu'avec peu de moyens, ils sont entourés d'autres enfants aux situations critiques plus ou moins similaires mais paraissent pourtant très paisibles.

C'est pour ces raisons que j'ai décidé, pour mon travail de maturité, de parler de cette population dont on se préoccupe peu. J'estime qu'il s'agit d'un travail important car il conclut une partie essentielle de ma scolarité. C'est pourquoi je souhaite aborder un sujet qui me tient à cœur. Mon but est de partir en Inde, vivre quinze jours "24 heures sur 24", aux côtés de ces enfants au sein de l'association *Santhosha Nanban* et de partager mes expériences de vie ainsi que de faire connaître la situation sociale de ces enfants de la rue tout en montrant comment ils vivent leur quotidien. Lors de mon immersion, j'approfondirai mon expérience de vie et je vérifierai mon hypothèse de départ proposée ci-après.

Qu'est-ce qui fait que les enfants vivant au sein de l'association *Santhosha Nanban*, malgré une histoire de vie souvent dramatique, gardent une force de vie exemplaire (hypothèse de départ qui est née de mon constat lors de précédents voyages en Inde), et ceci sans soutien psychologique particulier ?

Pour comprendre cela je tenterai de répondre aux questions suivantes :

Pour quelles raisons des enfants démunis sont-ils accueillis dans l'association *Santhosha Nanban* ? Quelles sont les conditions politiques, sociales, économiques de leur famille ? Y a-t-il des rapports causaux entre les enfants, leur niveau de vie familial, leurs conditions sociales, religieuses et l'abandon qu'ils subissent ? Viennent-ils tous du même milieu ?

Comment les enfants de la rue arrivent-ils à *Santhosha Nanban* ?

Comment l'association fonctionne-t-elle ? Qui sont les membres actifs ? Que font-ils ? En quoi et pour quelles raisons est-elle reconnue et à quel niveau ? Comment et par qui est-elle soutenue financièrement ?

Comment est organisé le centre d'accueil, la crèche et le lieu de vie ?

Comment se comportent les enfants au sein du centre ? Comment évoluent-ils, vivent-ils tous ensemble ? Comment s'organise la vie au quotidien ? Y a-t-il des rituels ? Quel modèle d'éducation celle-ci apporte-t-elle aux enfants ?

Pour parvenir à cet objectif, je vais diviser ce travail en parties distinctes. Tout d'abord, j'introduirai des informations générales sur la situation sociale, économique, politique, géographique et culturelle de l'Inde. Ensuite, j'étudierai les conditions des enfants de la rue en Inde ainsi que les organisations non gouvernementales en faveur de ceux-ci, principalement axées sur l'Inde du Sud. Puis, je m'orienterai sur l'ONG *Santhosha Nanban*, établie à

Puducherry¹, en expliquant son organisation et son fonctionnement interne. Pour finir, je partagerai mon expérience privée par un journal de bord que j'écrirai lors de mon immersion dans cette ONG afin de décrire le mode de vie de ces enfants de la rue. Celui-ci sera placé en annexe de cette partie théorique, accompagné du document officiel *street family survey* que l'association utilise lors de l'accueil des enfants.

2. Situation économique, politique, sociale, géographique et culturelle en Inde

2.1. Contexte géographique et culturel

L'Inde est un pays d'une grande superficie (3'287'590 km²) et d'une densité moyenne de population élevée (376 habitants/km², alors que la Suisse a une densité de population de 196 h/km²)². La population est répartie inégalement et se trouve encore principalement dans les zones rurales, même si on assiste à un exode rural important envers les trois mégalo-poles principales de l'Inde : New-Delhi, capitale politique, Mumbai, capitale économique et Kolkata, capitale culturelle. Le nombre d'habitants est en croissante augmentation et les ressources vitales du pays diminuent progressivement, ce qui représente un réel défi pour l'avenir. Il s'agit également d'un pays qui a conservé ses valeurs culturelles, religieuses et ethniques, tout en rentrant dans l'ère postmoderne. C'est ainsi qu'il existe une multiplicité de langues: deux langues officielles, l'hindi et l'anglais, 22 langues constitutionnelles, et de très nombreux dialectes³. Beaucoup de différences sont observables entre les peuples du nord et du sud, et pourtant une unité nationale prédomine. La population est aussi extrêmement diversifiée et inégale, dues aux situations socio-économiques créées par un système de castes, qui existe toujours malgré que cela soit condamné par la loi depuis plus de 30 ans.

D'un point de vue géographique⁴, l'Inde se situe au voisinage du Népal, du Pakistan, de la



1 Voir carte géographique p.4

2 « Union indienne statistique », in *statistiques mondiales*, <http://www.statistiques-mondiales.com/inde.htm>, page consultée le 16 mai 2015.

3 Ibid.

4 Carte : ACADEMIC, « corridor de Siliguri », in *Dictionnaires et Encyclopédies sur « Academic*, consulté le 25.3.2015

<http://fr.academic.ru/dic.nsf/frwiki/452817>. A noter que sur la carte il est inscrit Pondichéry mais que le nouveau nom tamoul de la ville est Puducherry.

Birmanie, de la Chine, du Bangladesh et du Bhoutan.

Les migrations (immigrations et émigrations) entre ces pays, majoritairement en voie de développement ou émergents comme la Chine, favorise un brassage de populations. Un nombre important de religions diverses se côtoient au quotidien: bouddhisme, hindouisme, christianisme, islam, jaïnisme, sikhisme et judaïsme ainsi que des cultures propres à leur mode de vie. De manière générale, le peuple indien est favorable à cette riche diversité. En dépit des différences qui séparent les habitants de l'Inde, on y observe un mode de vie particulièrement axé sur la communauté où les habitants partagent leurs lieux de vie, d'habitat et de travail.

Cependant, malgré cette riche diversité partagée, on retrouve des problèmes d'entente et d'égalité entre les populations, les sexes, les religions et les communautés de castes. Il existe de nombreuses discriminations envers les femmes et les enfants, envers les différences religieuses et culturelles. Les castes ancestrales sont toujours d'actualité et ne permettent aucun progrès vis-à-vis des conditions sociales des populations les plus défavorisées, le «système de castes dictant la vie sociale et économique de la plupart des gens et aux effets pervers multiples»⁵. En effet, le mariage entre castes est toujours mal venu dans les familles, ce qui bloque les possibilités d'ascension sociale. Une large distinction entre les riches et les pauvres prédomine, malgré une évolution constante de la classe moyenne. Ces différences de richesse sont en lien avec les particularités socio-historique des familles indiennes. La population reste axée sur l'importance des distinctions sociales hiérarchiques établies dans l'Histoire et le système de caste qu'on pourrait comparer aux différentes strates sociales du moyen-âge en Europe, comme les seigneurs, les nobles, les commerçants, les paysans, les cerfs. C'est ainsi que se répètent les discriminations et de nombreux problèmes liés à la pauvreté.

Les enfants de l'association *Santhosha Nanban* dans laquelle je m'immergerai viennent de plusieurs Etats de l'Inde mais pour la plupart de l'Inde du sud, et sont, pour la très grande majorité, «hors-castes », c'est-à-dire des intouchables.

2.2. Contexte historico-politique

La pauvreté, les castes, le manque d'accès à l'éducation en zone rurale, les altérités socio-culturelles sont quelques-uns des facteurs qui amènent parfois les enfants dès leur naissance à vivre des discriminations. Leur situation personnelle et familiale ne leur permet pas d'évoluer dans des situations adéquates. Il arrive alors qu'ils n'ont pas accès à une bonne éducation, subissant parfois des humiliations ainsi que des abus économiques (esclavage) et sexuels. De plus, il est fréquent que des problèmes de santé soient liés à ces situations de vie. C'est notamment pour ces raisons qu'un nombre considérable d'enfants se retrouvent à la rue. Depuis des millénaires, l'Inde est un lieu de conquêtes et ainsi de brassage de populations. Citons, par exemple, l'invasion des moghols au VIII^e siècle qui a importé la religion musulmane au sein de ce sous-continent⁶. La dernière invasion a été celle du royaume britannique. Au temps des colonisations européennes, l'Inde a subi celles des portugais, des anglais, des français ainsi que quelques enclaves hollandaises. Finalement, ce fut l'Angleterre qui imposa son Empire.

5 TERCIER Anne-Sophie, *Etre enfant en Inde*, Paris, Karthala, 2009, p.295.

6 TRIFKOVIC Serge, « L'Inde, une autre victime de l'islam », in *Jaïa Bharati*, <http://www.jaia-bharati.org/histoire/ind-victim-islam.htm>, page consultée le 22 juin 2015.

Ce n'est qu'en 1947 que l'Inde a finalement repris son indépendance. La lutte qui a été menée pour la revendiquer a été portée par quatre grandes figures, le Mahatma Gandhi par son mouvement d'opposition non-violente, Rabindranath Tagore au Bengale par son combat pour la libération et conscientisation du peuple, Muhammad Ali Jinnah, le leader musulman qui a porté la partition entre musulmans et hindous et a amené à la création du Pakistan à l'ouest, et du Bangladesh à l'est de l'Inde. Et enfin, Jawaharlal Nerhu qui a assumé la dimension politique et a repris la tête du premier gouvernement indien indépendant, comme premier ministre représentant le célèbre parti du Congrès. Il a dû assurer le passage très difficile d'une nation colonisée, encore organisée avec de nombreux petits royaumes portés par les Maharadjas à une démocratie sous continentale. Un des enjeux prioritaires des leaders démocrates a été de construire un début d'état social qui prend en compte l'éducation et la santé. L'alphabétisation des enfants est une des priorités du parti du Congrès. Cela représente un énorme défi car la grande majorité des enfants n'étaient, jusqu'alors, pas scolarisés et travaillaient principalement dans les affaires familiales. Aujourd'hui, le taux de scolarisation des enfants est très différent selon les Etats allant de 95% au Kerala à 40% au Bihar. Pour l'Etat de Puducherry, je n'ai pas trouvé les chiffres exacts mais il se situe clairement à un taux assez élevé d'alphabétisation, notamment grâce à la colonisation française qui a implanté de nombreuses écoles sur ce territoire. Pour ma part, j'ai pu observer que les enfants sont très heureux de se rendre à l'école. C'est pour eux une grande fierté d'avoir accès à une éducation scolaire.

2.3. Gouvernement actuel⁷

L'Inde est actuellement une très grande démocratie. La *Constitution de l'Inde* créée le 26 janvier 1950 définit un gouvernement nommé le gouvernement central. L'Inde est une République fédérale, fondée sur le suffrage universel, qui comporte 29 Etats répartis en 7 territoires. De par ces différences territoriales et géographiques, le gouvernement central se différencie du gouvernement des Etats. Tous deux ont possession d'un pouvoir exécutif et législatif distincts. Cependant, un Etat n'est pas totalement autonome puisqu'il reste sous le contrôle du gouvernement central. Ses compétences, dictées par la *Constitution de l'Inde*, sont du ressort de la justice, de l'économie, de la police ainsi que de l'éducation. De plus, chaque Etat est composé de districts où se trouvent des panchayats pour représenter les villages ainsi que des municipalités pour représenter les villes.

Les territoires, eux, sont sous la responsabilité d'un lieutenant-gouverneur élu par le gouvernement central. Le projet qui sera étudié se trouve dans un des Etats de l'Inde du Sud.

Puducherry est un ancien comptoir français, il s'agit du dernier Etat qui a accédé à l'Indépendance en 1956. La culture française y est encore prégnante. On y trouve une alliance française et un lycée qui prépare au baccalauréat similaire à celui de la Métropole.

Cet Etat finance en partie le projet Santhosha Nanban. La police locale coopère avec l'équipe de l'association en y confiant des enfants et adolescents trouvés seuls dans la rue. Tout dernièrement, cet Etat a mis en place un *Social Welfare* (un service de protection de l'enfance) très sommaire.

⁷ FRANCE DIPLOMATIE, « Présentation de l'Inde », in France Diplomatie, <http://www.diplomatie.gouv.fr/fr/dossiers-pays/inde/presentation-de-l-inde/>, page consultée le 28 juin 2015.

3. Les conditions des enfants de la rue en Inde

3.1. Problématique

Comme expliqué précédemment, la situation des enfants indiens dépend des contextes dans lesquels ils vivent. De nombreux facteurs amènent les enfants à se retrouver à la rue. Tout d'abord, il est important de noter que les droits de l'enfant sont souvent bafoués par les particuliers ainsi que par une partie du gouvernement : « [...] les députés eux-mêmes ont des enfants domestiques »⁸. Il existe un nombre considérable de traités au niveau national ou international, établis afin de protéger les enfants comme le *Reformatory Schools Act* de 1876, le *Vaccination Act* de 1880, le *Child Marriage Restraint Act* de 1929, le *Child Labour (prohibition and Regulation) Act* de 1966, ainsi que le *Children's Act* de 1960. Ce dernier a été promulgué afin de pourvoir « au soin, à la protection, au bien-être, à la formation, à l'éducation et la réhabilitation des enfants délinquants et abandonnés et prévoit des institutions judiciaires distinctes pour les uns et pour les autres »⁹. De plus, le *Juvenile Justice Act* de 1986 « cherche à créer un ensemble d'institutions pour le soin, la protection, le développement et la réhabilitation des enfants abandonnés et délinquants »¹⁰. Finalement, l'Inde a ratifié et signé la *Convention internationale relative aux Droits de l'Enfant* en 1990.

En outre, une grande partie de la société estime qu'il est « normal qu'un enfant pauvre travaille »¹¹. Cette mentalité ne permet donc pas aux familles qui sont dans le besoin d'élever leur situation sociale.

De plus, la population indienne est extrêmement jeune. Cela peut alors influencer le nombre important de situations précaires des enfants indiens. En effet, en 2014, 28,5% de la population ont un âge inférieur à 15ans. L'âge moyen est de 27 ans¹². Cette information est une donnée importante permettant de comprendre la quantité de jeunes en exclusion familiale ou sociale.

Même si «selon la Constitution indienne de 1950, l'Etat s'efforcera d'assurer [...] l'éducation libre et obligatoire de tous les enfants jusqu'à l'âge de 14 ans révolus»¹³, il est parfois très difficile pour les populations rurales de se rendre dans les établissements scolaires. De plus, le prix parfois élevé du matériel scolaire peut induire les parents pauvres à ne pas inscrire leurs enfants à l'école. Il est fréquent que ces derniers doivent subvenir aux besoins nécessaires de leur famille en travaillant ce qui ne leur permet pas de suivre régulièrement des cours. En outre, les parents qui n'ont pas eu accès à l'éducation lors de leur propre enfance, sont souvent mal informés à propos du «droit à l'éducation à tous» et des traités présentés ci-dessus ou ont une mauvaise prise de conscience de l'importance de la formation et du développement, nécessaire aux enfants pour avoir un meilleur avenir. Finalement, des situations de maltraitance sont parfois observées dans les institutions scolaires ou dans le cadre familial, ce qui n'influence pas les élèves à fréquenter l'école.

Pour ces diverses raisons, un nombre important d'enfants travaillent principalement de manière illégale ce qui aboutit souvent à une exploitation. Pour soutenir les besoins familiaux, certains enfants sont amenés à accepter des conditions de travail malsaines et sont parfois

8 TERCIER Anne-Sophie, *Etre enfant en Inde*, Paris, Karthala, 2009, p.133.

9 Ibid., p.71.

10 Ibid., p.72.

11 Ibid., p.133.

12 « Union indienne statistique », in *statistiques mondiales*, <http://www.statistiques-mondiales.com/inde.htm>, page consultée le 16 mai 2015.

13 TERCIER Anne-Sophie, *Etre enfant en Inde*, Paris, Karthala, 2009, p.42.

forcés à travailler que ce soit dans la rue comme vendeur ou dans des milieux clos et malsains. Il faut savoir qu'en Inde, une très grande partie des emplois sont inscrits dans l'économie informelle, c'est-à-dire qu'ils échappent à toute régulation de l'Etat¹⁴.

De manière générale, il existe deux principales raisons d'abandon des enfants par leur famille. D'une part, un enfant implique des coûts supplémentaires à la famille, d'autre part l'humiliation d'un enfant ayant été abusé ou frappé peut amener des sentiments de honte à la famille ou à l'enfant lui-même. Certains enfants prennent alors la décision de fuir soit leur lieu de travail car ils subissent de mauvais traitements, soit leur lieu familial. Il arrive qu'ils soient maltraités lorsqu'ils n'ont pas ramené suffisamment d'argent. Ce sont ces différentes raisons qui poussent certains enfants à se retrouver à la rue, ne sachant où aller, ni quoi faire. Ils sont parfois recueillis par la police ou par une ONG. Dans les deux cas, ces instances essayent avant tout de retrouver la famille de l'enfant et s'assurent de son bon fonctionnement. Cependant, si l'enfant n'est pas recueilli par ces autorités, il risque alors d'être à nouveau embarqué dans un réseau malsain.

Nous pouvons constater qu'il s'agit quelquefois d'une spirale infernale. En effet, un enfant né dans une famille défavorisée aura malheureusement peu de chances de grimper les échelles sociales s'il n'a pas accès à l'éducation de base.

3.2. Le rôle de l'Etat

Pour contrer les situations précaires citées précédemment, de multiples ONG tentent de prendre en charge ces enfants, de les réintégrer dans la société et de les réhabiliter à la vie sociale. Ces buts principaux sont parfois difficiles à atteindre en fonction des situations très diversifiées des enfants.

Au niveau de l'état indien, un grand manque d'institutions publiques est observé et cela notamment au niveau de l'éducation des enfants et des adolescents. Il existe un réel «découpage entre le discours politique indien et les programmes gouvernementaux mis en œuvre, puisque l'essentiel des actions en faveur des enfants défavorisés est pris en charge par des ONG»¹⁵. Le gouvernement a mis en place un système d'éducation non-formelle¹⁶ afin de combattre l'analphabétisme chez les enfants travailleurs car les familles pauvres ont besoin de l'apport financier apporté par les enfants, et ne les laissent pas aller à l'école. Dans les campagnes, les enfants aident leur famille aux champs et les filles s'occupent des tâches ménagères. Cependant cela «revient à institutionnaliser la discrimination contre les pauvres, et notamment les dalits¹⁷, les tributs, les minorités religieuses et les filles»¹⁸. L'Etat indien a préféré la méthode non-formelle à la formelle, l'école pour tous, qui diminuerait petit à petit le travail des enfants.

L'Etat indien ne suit donc pas concrètement les lois adoptées, les conventions signées ainsi que les projets théoriques annoncés. Les croyances de la vision indienne de l'ordre social ainsi que du rôle respectif des basses castes et des hautes castes a une influence considérable sur la façon de concevoir l'éducation, principalement au niveau politique. De plus, le

14 GARCIA Sylvia, *Développement de compétences, réseaux sociaux et emploi des jeunes en Inde : insertion socioprofessionnelle d'anciens enfants des rues soutenus par des ONG locales de Calcutta*, sous la direction de: I. Milbert, M. Lange, IHEID, Genève, 2014.

15 TERCIER Anne-Sophie, *Etre enfant en Inde*, Paris, Karthala, 2009, p.79.

16

UNESCO, « L'éducation non-formelle », in UNESCO, http://www.unesco.org/bpi/pdf/memobpi55_NFE_fr.pdf, page consultée le 29 septembre 2015.

17 Le terme dalits signifie les intouchables, non-purs, hors caste.

18 TERCIER Anne-Sophie, *Etre enfant en Inde*, Paris, Karthala, 2009, p.99.

gouvernement indien est composé principalement par des politiciens issus des hautes castes. Par conséquent, il est possible que «le rôle de l'éducation apparaît comme un moyen de maintenir les différences entre les classes sociales; une éducation appropriée et excessive des pauvres bouleverserait l'ordre social existant»¹⁹. Cette hypothèse peut expliquer en partie le non agissement du gouvernement indien, la mauvaise surveillance, la mauvaise communication des informations relatives à l'éducation des enfants démunis ainsi que les mauvais liens existants entre les ONG et l'Etat. Par ailleurs, les familles de basses castes elles-mêmes ne sont pas favorables à l'éducation de leurs enfants, pour les raisons mentionnées ci-dessus.

Il est donc important de prendre en considération que «la structure même de la société indienne [...] repose sur un système inégalitaire et discriminatoire»²⁰ ce qui peut expliquer le manque de volonté politique ainsi que l'absence étatique au niveau budgétaire pour le développement de l'éducation et des actions en faveur des enfants de la rue. Toutefois, depuis quelques années, la protection de l'enfance s'étatise, et l'Etat de Puducherry, dans lequel se trouve l'ONG *Santhosha Nanban*, a instauré une commission de la protection de l'Enfance qui a le droit de retirer un enfant de sa famille en cas de maltraitance.

L'Etat central de l'Inde, accorde depuis maintenant deux ans, une subvention importante à *Santhosha Nanban*, avec en contrepartie des exigences en matière d'encadrement des enfants et des normes de salubrités. Ceci démontre que l'Etat indien est en pleine transformation sur les questions de politiques publiques et sociales et qu'une attention forte est portée aux droits des enfants selon la *Convention Internationale* de 1990. Mes sources théoriques datant de 2009, les changements actuels auraient certainement fait évoluer les propos d'Anne-Sophie Tercier. Mon voyage sur place me permettra d'obtenir une vision actuelle de la situation à partir de l'ONG dans laquelle je séjournerai.

4. Les organisations non gouvernementales (ONG) en Inde

Une organisation non gouvernementale (ONG) est «autonome et indépendante des gouvernements nationaux ou supranationaux. Elle est issue de la société civile et ne poursuit pas de but lucratif»²¹. Chaque ONG poursuit des objectifs distincts et personnels qui dépendent de facteurs divers. Par exemple, l'action d'une ONG « peut prendre la forme d'intervention de première urgence pour secourir des populations en danger en cas de catastrophes naturelles, de guerres, d'exodes, d'épidémies. »²². Malgré la diversité des actions que les ONG peuvent apporter, elles agissent toutes dans le domaine humanitaire et/ou social. En effet, elles favorisent la plupart du temps l'aide au développement, par exemple en soutenant l'éducation, la lutte contre la pauvreté, les droits de l'Homme, la santé, etc.

Il existe un grand nombre d'ONG à travers le monde : dans des pays pauvres comme dans des pays riches, dans des pays émergents, ou dans des pays très développés. De plus, une ONG peut exister à l'échelle cantonale, nationale ou internationale et peut agir à différentes échelles selon les desseins de ses objectifs.

Les organisations non gouvernementales humanitaires ont pour but de parvenir à combler les

19 Ibid., p.96.

20 Ibid., p.100.

21 FEDERATION DES ONG DE COOPERATION AU DEVELOPPEMENT, «qu'est-ce qu'une ONG?», in *ACODEV*, <http://www.acodev.be/les-ong-de-developpement/quest-ce-qu'une-ong>, page consultée le 23 juin 2015.

22 LA TOUPIE, « Organisation Non Gouvernementale », in *Toupictionnaire*, <http://www.toupie.org/Dictionnaire/Ong.htm>, page consultée le 23 juin 2015.

manques des populations qui vivent dans le besoin lorsque l'Etat ne peut pas les fournir. Ces organisations ont aussi indirectement le pouvoir de montrer l'insuffisance des actions étatiques d'un pays.

En Inde, le nombre d'ONG est incomplètement recensé par l'Etat. Cependant, «le dernier rapport [du gouvernement indien] date de 2010 et souligne qu'il y a une ONG pour 400 personnes en Inde et le chiffre s'élève alors à 3,3 millions»²³. De plus, une polémique s'est ouverte à cet égard : il y aurait en réalité un nombre supérieur d'ONG, même plus grand que le nombre d'écoles ou d'hôpitaux. Ceci illustre le net besoin d'aide aux populations démunies ainsi que la conscientisation des habitants à la protection de la nature (autre sujet de militance pour de nombreuses ONG). Ces organisations sont pour la plupart dépendantes de fonds privés à l'échelle nationale ou internationale. Certaines bénéficient également d'une entre-aide de la part de l'Etat mais ces fonds restent très surveillés et sont destinés à un usage particulier choisi par le gouvernement central, ce qui peut devenir un obstacle à la liberté d'agir et aux réels besoins de l'organisation.

5. L'ONG *Santhosha Nanban*

5.1. Présentation de l'association

L'association *Santhosha Nanban* a été créée en 1995 à Puducherry par Philippe Libois, un expatrié belge, ainsi que par son épouse indienne, Manglorine, couramment appelée Bhanou. Cette dernière vivait elle-même dans la rue lorsqu'elle était enfant. Elle travaillait comme femme de ménage lorsqu'elle a rencontré Philippe tandis que celui-ci œuvrait alors dans un centre pour enfant atteint de la poliomyélite. Le projet de base de ce couple a été de créer une association pour soutenir les adolescents chiffonniers. Rapidement, la police locale reconnut l'intérêt de ce travail et a décidé d'amener elle-même à l'association des enfants abandonnés qu'elle trouvait, plus particulièrement aux alentours de la gare. Il s'agissait souvent de garçons qui venaient de divers lieux et n'avaient aucun point de chute à Puducherry. *Santhosha Nanban* (qui signifie en tamoul amitiés et joie) s'est rapidement agrandie et a développé plusieurs projets: une aide sanitaire dans un bidonville et une *open school* dans un bus itinérant qui prit les enfants des femmes prostituées pour les aider à faire leurs devoirs. Ce bus transporta également les enfants des constructeurs de routes, personnes itinérantes passant de chantiers à chantiers. Les enfants n'étant pas scolarisés, l'équipe de *Santhosha Nanban* leur donna des cours de base d'écriture et de lecture. Philippe et Manglorine ont reçu des enfants toujours plus jeunes et en nombre plus important. Ils ont alors décidé de modifier les buts de l'association. Celle-ci a élargi ses objectifs afin de pouvoir recueillir dans un centre, à long terme, des enfants vivant dans la rue (exploités, abandonnés, rejetés ou mendiant). Aujourd'hui, l'association accueille tous les enfants dans le besoin en faisant abstraction de leur milieu d'origine, de leur caste, de leur condition de vie ou de leur capacité physique et/ou mentale. Un enfant peut être accueilli dès son plus jeune âge et peut rester au centre de *Santhosha Nanban* jusqu'à ce qu'il n'en ressente plus le besoin, ou qu'il trouve un petit travail, ou qu'il puisse retourner dans sa famille. Aujourd'hui, l'association accueille des enfants âgés de quelques mois autant que des jeunes adultes de dix-huit ans. Ces derniers ne sont pas obligés de quitter le centre à leur majorité. Cependant, ils doivent commencer à trouver un travail et chercher à vivre de façon autonome.

23 FRANCE VOLONTAIRES, « les structures d'accueil », in *Les espaces volontariats*, <http://www.reseau-espaces-volontariats.org/Les-structures-d-accueil.383>, page consultée le 23 juin 2015.

5.2. Lieux de vie de l'association

L'association travaille actuellement sur quatre lieux différents. Le lieu principal pour les enfants est « la maison » à Villianur, un village en campagne situé à une dizaine de kilomètres de la ville de Puducherry. Elle est aménagée pour y vivre à long terme, c'est-à-dire avec un grand jardin contenant un potager, un poulailler et un grand terrain aménagé avec des jeux extérieurs. Les garçons y dorment également tandis que les filles dorment dans une autre maison, le deuxième lieu, située dans le même village mais qui ne contient qu'une salle pour dormir et une cuisine. Le troisième lieu, également très important pour l'association, est le « centre d'accueil » que l'équipe appelle « *the office* ». Il est situé au centre de Puducherry. Il y a un petit bureau avec un ordinateur, un réfrigérateur, une petite télévision, des toilettes, et une salle pour dormir. Il s'agit du lieu où les contacts et les événements avec l'extérieur se construisent comme par exemple l'accueil des enfants, les visites des parents, des policiers, des personnes dans le besoin... Le dernier lieu est la crèche, située à dix minutes à pied du centre d'accueil, qui accueille les enfants des pauvres ainsi que certains petits enfants vivant au sein de l'association. Ces différents lieux seront présentés plus en détail ci-dessous.

5.3. Personnel et répartition des tâches

Actuellement, l'équipe permanente de l'association est composée de quatre personnes : Manglorine, créatrice et actuelle directrice; Philipe, Co-créateur qui s'occupe de l'entretien du jardin et de la maison ; Mary, la sœur de Manglorine, qui habite au-dessus du centre d'accueil pour pouvoir accueillir à tout moment des enfants et qui reste pendant la journée dans ce lieu pour s'occuper des nouveaux venus et des enfants n'allant pas à l'école mais également des affaires administratives de l'association ; Gajendra, un ancien orphelin accueilli à *Santhosha Nanban* dans son enfance, qui aide désormais l'équipe dans toutes les tâches quotidiennes de la maison, et qui conduit également la petite camionnette qui amène les enfants chaque jour à l'école.

Le reste de l'équipe qui travaille à la maison de Villianur est composé de neuf personnes : Maria, la cuisinière dans la maison ; d'une autre femme qui s'occupe de manière permanente de la crèche la journée et des filles le soir et la nuit; deux enseignants qui viennent aider pour les devoirs chaque soir; un professeur de yoga qui donne des cours une à deux fois par semaine ; une professeure de dessin ; un professeur de tambour et de chant ; un professeur de danse qui vient également de temps en temps apprendre des chorégraphies aux enfants. Ce cours a eu tant de succès qu'une troupe de danse composée d'enfants du centre s'est créée et se produit dans des festivals locaux. Cette troupe a reçu plusieurs fois des prix ce qui est une grande fierté des enfants.

Au centre d'accueil (*the office*), une maîtresse vient les vendredis pour apprendre aux enfants présents des bases de l'anglais tandis que le reste de l'équipe s'occupe des affaires administratives, et des nouveaux venus. Ces tâches s'accomplissent dans la même pièce que celle où les enfants récemment accueillis vivent. L'équipe reste donc aux côtés des enfants et discutent toujours entre eux.

Il y a donc une équipe permanente de quatre adultes pour cinquante enfants dans la maison, sans compter l'accueil en urgence des enfants au centre. Le reste de l'équipe n'est formé que d'employés temporaires. Pour les aides à la cuisine ou à la crèche, *Santhosha Nanban* accueille également des femmes en situation de grande précarité et tente de leur donner un travail au sein de l'association, mais cela crée aussi un renouvellement complet de l'équipe important car ces femmes ne restent pas forcément longtemps. Que ce soit au sein de l'équipe permanente ou de l'équipe temporaire, personne n'a été formé professionnellement en travail social.

5.4. Fonctionnement de l'association

Dans les années nonante, la protection de l'enfance en Inde n'était pas encore reconnue et le fait d'accueillir librement des enfants en difficultés en plein centre-ville de Puducherry restait novateur. L'association n'avait à cette époque aucune relation avec d'autres associations voisines. Ce qui différenciait *Santhosha Nanban* des autres associations était qu'elle laissait une grande liberté aux enfants, que ce soit au moment de leur arrivée ou tout au long de leur accueil. Les enfants ont donc le libre arbitre de décider s'ils souhaitent rester, partir ou revenir. Ils sont libres de leurs actions à tout moment. En effet, le but premier de cette association est de retrouver les parents ou un membre de la famille afin de voir s'il est possible que l'enfant retourne habiter dans son environnement familial. Celui-ci peut retourner dans la famille pour un certain temps, et s'il rencontre des difficultés, peut à tout moment revenir au centre d'accueil. L'association recueille aussi des bébés et, dans ce cas, soit elle poste une photographie de ces derniers sur un réseau internet indien qui recense tous les enfants perdus ou abandonnés soit elle publie une photographie dans le journal local en espérant retrouver un membre de la famille. Cette manière de fonctionner distingue l'association des orphelinats qui, eux, accueillent des enfants placés selon des règles strictes et à long terme.

Aujourd'hui encore, des enfants arrivent au centre d'accueil chaque jour, alors que d'autres peuvent partir du jour au lendemain, parfois sans avertir. A présent, environ septante enfants vivent en cohabitation à Villianur. Le centre d'origine était situé dans la vieille ville de Puducherry dans une ancienne maison tamoule, avec colonnes et atrium. A force d'être reconnue et appréciée, l'association accueille de plus en plus d'enfants et a dû rapidement agrandir ses lieux. Elle a alors loué une petite maison placée dans une rue parallèle destinée aux filles. Par la suite, elle a loué une troisième maison qui servait uniquement pour la crèche, accueillant des enfants entre zéro et cinq ans.

Depuis 2014, les cinquante enfants vivent à Villianur. *Santhosha Nanban* a rendu le bail de l'ancien centre et de la maison des filles mais a gardé la petite crèche. Aujourd'hui, *Santhosha Nanban* loue une maison tamoule à quelques rues de l'ancien centre pour garder un centre d'accueil d'urgence au cœur de la ville de Puducherry. De plus, ils louent une maison dans le village de Villianur qui est occupée uniquement par les filles, car l'hébergement mixte reste interdit. Elle possède également une grande maison pour les garçons, dans ce même village, construite grâce aux dons et subventions de l'état ainsi que des associations locales ou internationales, un centre d'accueil ainsi qu'une crèche à Puducherry.

Depuis trois ans, l'association *Santhosha Nanban* est reconnue et soutenue par l'Etat indien de Dehli. Ce qui est une bonne chose car cela lui permet d'obtenir des fonds de roulement directement de Dehli mais, en contrepartie, elle doit répondre à des normes qui ne correspondent pas toujours à l'état d'esprit de l'association. Par exemple, l'Etat indien demande que chaque enfant possède un lit et un lieu pour ranger ses affaires. Alors qu'à *Santhosha Nanban* la politique est de partager au maximum les vêtements et de dérouler le soir des nattes pour dormir sur le sol, selon la tradition indienne.

Philippe et Manglorine ont toujours vécu très simplement et leur but est que les enfants qu'ils accueillent vivent également modestement comme le font les familles pauvres de l'Inde. C'est pourquoi, par exemple, les enfants mangent dans une grande simplicité, assis au sol, sans mobiliers, comme le veut la coutume indienne. Les créateurs de l'association savent que ces enfants ont un lourd passé et sont passablement traumatisés. De ce fait, ceux-ci ont toutes les chances de garder un cadre de vie extrêmement précaire. Dès lors il vaut mieux les préparer à rester dans ce type de mode de vie. Aujourd'hui certains sont devenus chauffeurs de rickshaws ou petits vendeurs dans des échoppes de Puducherry.

Santhosha Nanban a toujours vécu avec des moyens financiers très restreints (env. 24000 CHF par année de frais généraux pour l'ensemble du projet). L'argent parvient principalement de soutiens d'associations étrangères, belges, françaises et suisses. Par exemple, l'association *Surya Geneva* soutient en programme prioritaire *Santhosha Nanban* et fournit à celle-ci une subvention annuelle pour les frais courants de 12'000 francs et des soutiens ponctuels en fonction des projets. C'est par cette association que j'ai pu réaliser mon immersion et j'ai présenté, en octobre 2015, mon séjour aux membres du comité. Philippe a toujours refusé de faire des parrainages d'enfants car à ses yeux cela casse la dynamique collective du projet. La construction de la nouvelle maison en campagne a généré beaucoup de frais (achat du terrain et construction). L'association s'est alors endettée et l'apport du gouvernement indien est devenu indispensable pour la pérennité du projet. De plus, l'actuel projet principal de *Santhosha Nanban* est de construire une nouvelle maison pour les filles. Le terrain a déjà été acheté et se situe à une cinquantaine de mètres à vol d'oiseaux de la maison des garçons. Après sa construction, elle remplacera la maison actuelle des filles que l'association loue dans le même village. Ce nouveau projet implique un grand chantier, beaucoup de travail et nécessite de l'argent. Les plans de construction et les règles concernant l'accueil des enfants doivent également être aux normes exigées par le gouvernement, ce qui implique des difficultés et des frais supplémentaires.

Il est important de comprendre que la force de l'association réside dans la simplicité de vie et la participation des enfants dans la vie quotidienne. Les règlements étatiques multiples mettent aujourd'hui en péril la dynamique même du projet éducatif. Le manque de personnel formé professionnellement pose également un problème pour le gouvernement indien mais celui-ci reconnaît toutefois la qualité pédagogique du projet.

Une des spécificités de la pédagogie est de responsabiliser les plus grands en leur demandant de veiller sur les plus petits enfants. Chaque adolescent a la responsabilité d'un ou de deux enfants. Cela les valorise et donne une dimension affective durant leur séjour à *Santhosha Nanban*. Ainsi le groupe d'enfants s'autogère pour de nombreux aspects, ce qui crée une fraternité et une dynamique de groupe très constructive, évitant ainsi passablement des petits conflits ou des tensions. On peut toutefois se demander si cette forme éducative pourra se poursuivre en regard de l'évolution actuelle extrêmement rapide de l'Inde, qui amène à une société de consommation plus individualiste.

5.5. Présentation du centre d'accueil et modalités d'entrée

Le centre d'accueil constitue le lieu visible de l'association. Il est situé au centre de la ville de Puducherry ce qui favorise les contacts avec l'extérieur. Ce centre est le niveau intermédiaire par lequel passe chaque enfant, parent ou travailleur social. Ce lieu est appelé « the office » par l'équipe car il représente le bureau administratif de *Santhosha Nanban*. Mary, qui y habite, travaille et ne voit donc que rarement les enfants accueillis à long terme par l'association à Villianur. Manglorine, elle, habite à côté de la maison principale (lieu de vie des enfants). Celle-ci vient tous les jours de la semaine au centre de Puducherry afin de s'occuper des nouveaux arrivants ainsi que des dossiers administratifs. Quelques travailleurs sociaux, pas forcément diplômés, travaillent également sur le lieu. Lorsque la police trouve un enfant vivant dans la rue ou mendiant seul, elle l'amène au centre. Il vit dès lors quelques jours en ce lieu, le temps que l'équipe comprenne sa situation, retrouve sa famille et si possible, prenne contact avec celle-ci. Les nouveaux enfants habitent et dorment au sein de ce centre d'accueil jusqu'à ce que l'équipe prenne une décision le concernant.

Lorsque j'étais sur place, une dizaine d'enfants restaient au centre. Quatre étaient sourds-muets ce qui les empêchait de partager leur situation ainsi que les renseignements les concernant et concernant leur famille. Etant donné qu'ils viennent de la rue, ils n'ont jamais été à l'école et ne peuvent donc pas écrire pour communiquer. S'ils restent au centre d'accueil, et non pas à la maison avec les autres enfants, c'est qu'ils ne peuvent pas rester seuls à la maison la journée lorsque tous les autres enfants se rendent à l'école. Les enfants qui vivent au centre sont ceux qui ne peuvent pas se rendre à l'école ainsi que ceux qui attendent leurs parents. La durée de leur séjour sur place est donc indéterminée et dans le cas où les parents n'ont pas été retrouvés ou qu'ils décident de ne pas reprendre leur enfant, celui-ci va vivre à la maison de Villianur.

Le centre constitue également le lieu d'accueil en urgence des enfants, c'est pourquoi il reste ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il est probable que l'arrivée d'un enfant soit un passage difficile à vivre pour celui-ci étant donné que celle-ci met en exergue les problèmes sociaux et familiaux de l'enfant. Cependant, je n'ai jamais ressenti de grosse tristesse durant l'accueil des nouveaux arrivants. Je pense que le fait qu'il y ait toujours des enfants qui arrivent en continu, permet aux nouveaux arrivants de très vite s'adapter au lieu et aux personnes ainsi que de s'immerger dans l'ambiance qui y règne. J'ai pu être présente à plusieurs reprises lors de l'arrivée d'enfants, et, malgré leur situation de vie difficile et le fait qu'ils soient accueillis, souvent contre leur gré, j'ai pu observer qu'ils s'habituent à la situation paraissant rapidement à l'aise et semblent même contents d'être recueillis. Malgré la difficulté que représente la situation de ces enfants lorsqu'ils sont amenés au centre d'accueil, ceux-ci ont l'air de bien vivre leur « séjour » car l'association permet aux enfants, grâce à son système de centre « ouvert », de se sentir en sécurité tout en leur laissant le libre choix de leurs actions. Cela se remarque par le fait que la plupart d'entre eux restent au centre s'il n'y a pas de moyen de retourner vivre dans leur famille.

A son arrivée, l'enfant est directement interrogé afin que l'équipe puisse mieux connaître sa situation et qu'elle puisse prendre les mesures nécessaires pour se mettre en contact avec les parents. Voici une partie du texte de mon journal de bord annexé que j'ai relevé et qui présente précisément les questions posées aux arrivants : *« Chaque nouvel enfant, qu'il reste ou qu'il reparte, doit être questionné pour renseigner le plus possible les éducateurs qui remplissent une feuille les concernant. Cette feuille manuscrite restera un brouillon et ne sert que pour avoir les informations nécessaires que l'enfant veut bien donner. Si l'éducateur arrive à joindre les parents et par conséquent, avoir plus de renseignements sur l'enfant et sa famille, il réécrira au propre les nouvelles informations sur la feuille verte (mise en annexe). Il y joindra au fur et à mesure les certificats et d'autres papiers importants suivant la situation de l'enfant. Un dossier complet compte les papiers officiels suivants: certificat de naissance, certificat de mort si l'un des parents est décédé, certificat de transfert d'école s'il en est question, certificat de transfert d'association s'il en est question, certificat médical (disability) s'il en est nécessaire, certificat de police qui prouve que l'enfant a été trouvé par un policier et a été amené ici par ce même policier, le certificat de famille, le street family survey de l'association Santhosha Nanban en annexe, une photocopie de la « carte d'identité » délivrée par le gouvernement of India, l'order of restoration of a child to an institution délivré par le Social Welfare (centre officiel de Puducherry pour la protection de l'enfance qui est le centre de toutes les associations pour enfants de Puducherry) ainsi qu'une lettre de demande pour laisser un enfant dans ce centre temporairement souvent envoyé par l'association Childline s'il en est question. J'ai pu consulter ce gros dossier qui relate l'arrivée de plus d'une cinquantaine de garçons en trois mois seulement. Dans les dossiers, il est souvent précisé une information au sujet du père. Dans la plupart des cas, il est soit décédé, soit alcoolique, soit s'est échappé »²⁴.*

24 Citations relevées de mon journal de bord réalisé sur les lieux de l'association *Santhosha Nanban*, Inde, page 36, août 2015

Les enfants vivant dans ce centre ont quelques jeux à disposition et une petite télévision pour s'occuper librement la journée. De plus, ils suivent un cours d'anglais de base donné par une professeure. Lorsque je suis arrivée, ce cours débutait et j'ai pu voir la difficulté qu'il représentait étant donné que la moitié de ces enfants sont sourds-muets, manchot ou encore ont un léger handicap mental. Ce ne sont pas des enfants scolarisés et ne sont pas forcément aptes à apprendre l'anglais. Cependant, ceux-ci avaient l'air d'apprécier apprendre et restent attentifs aux faits et gestes de la professeure. Finalement, ces enfants restant au centre leur journée entière s'occupent de l'entretien du centre, préparent à manger eux-mêmes, s'entraident les uns les autres et accueillent les nouveaux enfants ou les visiteurs. De plus, chaque vendredi, ils donnent à manger aux personnes dans le besoin qui viennent demander l'aumône. Ce sont donc des enfants très débrouillards, qui vivent avec ce qu'ils ont, c'est-à-dire uniquement les habits qu'ils portent sur eux, tout en espérant retrouver leur parent ou tout simplement, retrouver une situation de vie normale. Ceux-ci se sentent visiblement en sécurité au centre et y vivent bien.

5.6. Présentation de la crèche

La crèche, située à une dizaine de minutes à pied du centre d'accueil à Puducherry, accueille uniquement quelques enfants issus de familles vivant dans la rue (*street people only*). Elle permet donc à ces familles de laisser leur(s) enfant(s) en un lieu sûr, éducatif et gratuit durant toutes les journées de la semaine. Il s'agit souvent de mères prostituées. Toutefois, l'équipe du centre se doit de surveiller les habitudes de vie de ces familles pour être certain que les parents n'abusent pas de cette crèche alors qu'ils auraient les moyens de payer une autre crèche. Après une demande d'admission, Mary vérifie leur « lieu d'habitat » et s'ils travaillent un minimum pour tenter de sortir de leur condition de vie défavorisée. *Santhosha Nanban* accueille donc des enfants à la crèche dont les parents souhaitent une bonne éducation pour leur(s) enfant(s) et qui essayent alors de trouver eux-mêmes des solutions pour gagner plus d'argent et ne pas simplement mendier dans la rue. Les horaires de la crèche sont flexibles car les parents peuvent amener leur(s) enfant(s) durant la matinée et les récupérer vers les 16 heures habituellement. Un enfant est accepté dès une année et doit quitter la crèche lorsqu'il a l'âge pour l'école enfantine, c'est-à-dire cinq ans. Lorsque celui-ci entre en école, *Santhosha Nanban* verse un parrainage aux familles afin qu'elle puisse continuer à offrir à leur enfant une bonne éducation. C'est également pour cela que les familles sont suivies afin qu'elles n'utilisent pas l'argent à des fins personnelles.

Lorsque je suis arrivée à la crèche, celle-ci était tenue par la dame qui s'occupe aussi le soir des enfants et la nuit des filles. Elle vivait donc vingt-quatre heures par jour en compagnie de ces derniers. Cependant, cette intendante travaillait pour la crèche uniquement le temps que l'association trouve une nouvelle puéricultrice. Cette dernière est arrivée lorsque je faisais mon séjour là-bas. Étant donné que j'ai rencontré les enfants avant elle, j'ai pu l'aider lors de son premier jour de travail. Quelques enfants vivant à *Santhosha Nanban*, qui n'ont pas la possibilité d'être scolarisés pour diverses raisons (surdité, aucune expérience scolaire), aident également la puéricultrice quotidiennement.

La puéricultrice commence la journée en jouant avec les enfants avec des Lego de toutes formes. Elle demande de temps en temps aux enfants de réciter l'alphabet anglais ou les chiffres qui sont affichés sur un poster suspendu au mur. Ceux-ci apprennent donc dès leur plus jeune âge l'anglais. Elle leur apprend également les noms des objets qui les entourent et les noms d'aliments. Chaque enfant possède un petit cahier avec lequel ils recopient les phrases de la puéricultrice. Il s'agit d'une éducation ludique qui dépend uniquement du choix

du personnel. Lors du repas, Gajendra apporte le riz et la samba (sauce aux légumes). Tous les enfants mangent alignés par terre. Ils récitent une prière de remerciement avant de manger. Ensuite, ils peuvent soit se resservir soit aller nettoyer eux-mêmes leurs assiettes au robinet. Les plus petits sont aidés par les grands et par la puéricultrice qui mange à leur côté. Puis, un des enfants installe deux nattes afin de faire la sieste sur le sol de la même pièce où ils ont joué et mangé. Ils dorment deux heures puis ils goûtent. Finalement, les parents reviennent les chercher :

« Après le repas, il est l'heure de faire une sieste. Le grand garçon installe les deux nattes sur le même sol où l'on a mangé. Les neuf enfants, calmes, se couchent prêts à dormir. La petite fille me fait signe de me coucher à côté d'elle. Je m'exécute et elle me prend le bras avec sa petite main et pose sa tête contre mon épaule. A peine ai-je les yeux fermés qu'elle s'endort, et que je m'endors ! [...] Les enfants sont vraiment habitués à vivre simplement, sans coussin, sans lit, sans couverture, sans doudou, sans services de table, sans beaucoup de jouets... Et durant toute la journée, je n'ai pas entendu un seul enfant pleurer. Lorsqu'ils tombent ou se rentrent dedans, ils éclatent de rire. Ils aiment aussi tous pouvoir s'occuper des autres, principalement du bébé de un an. Un garçon et deux filles arrivent de l'école et se posent. Des mères, des pères ou des grand-mères viennent récupérer leur enfant. »²⁵.

5.7. Écoles et transport

Les enfants accueillis à long terme vivent dans la maison située à Villianur. Ils ont tous un emploi du temps bien chargé. Chaque jour, ils se réveillent à cinq heures du matin, ils se préparent durant une heure, finissent leurs devoirs de six à sept heures puis déjeunent tous ensemble avec les restes de la veille et finalement partent petit à petit à l'école. Certains se rendent à l'école à pied et d'autres sont amenés par le van que conduit Gajendra. Les enfants sont tous répartis dans différentes écoles situées sur le chemin entre la maison à Villianur et la ville de Puducherry. Les écoles ont été attribuées uniquement selon les places disponibles. Lorsque j'étais sur place, je me rendais tous les jours au centre d'accueil à Puducherry et je prenais le van conduit par Gajendra avec une vingtaine d'enfants. Étant donné que le van ne possède que six places assises y compris celle du conducteur, la majorité des enfants restent debout, assis les uns sur les autres, entre sac à dos et casseroles, et rigolent. Ils s'entraident lorsqu'un d'eux tombe ou s'endort. Les plus grands s'occupent de retenir les petits ou de mieux les installer. Les deux plus petites filles sont installées à l'avant du van, aux pieds des passagers avant et à côté des pédales. Gajendra dépose au fur et à mesure les enfants tel un bus scolaire jusqu'au terminus, la crèche, après en avoir déposé au centre d'accueil. Les deux petites filles ont encore l'âge de se rendre à la crèche, tandis que tous les autres enfants étudient jusqu'à seize heures. Deux grands garçons vivant à la maison ne se rendent pas à l'école, l'un est sourd-muet tandis que l'autre n'a plus été accepté en classe dès qu'il eut quatorze ans car il a un léger retard mental.

5.8. Provenance des repas

Les deux garçons énoncés précédemment s'occupent d'aider Gajendra pour aller chercher la nourriture du soir. Un grand hôtel de Puducherry offre tous les repas du soir à l'association pour liquider ses restes. Il s'agit tous les jours de riz mélangé avec des légumes ou une sauce. Il s'agit du repas habituel des tamouls, ce qui leur plaît beaucoup. À trois, ils s'occupent de récupérer la nourriture à quinze heures quotidiennement. Pour les repas de midi, les enfants sont nourris à l'école. En ce qui concerne la crèche et le centre d'accueil, les

25 Citations relevées de mon journal de bord réalisé sur les lieux de l'association *Santhosha Nanban*, p.12, Inde, août 2015

enfants sont nourris par un grand hôtel, qui offre les restes des buffets. Pour le retour, nous reprenons le van à seize heures et faisons le trajet inverse du matin même. Nous récupérons les enfants et prenons en plus les tout petits qui étudient dans une école proche de la maison (dix minutes de voiture). Cette fois-ci, ils sont presque une trentaine dans ce petit van. A chaque retour, quelques enfants s'endorment profondément qu'ils soient debout entre deux casseroles ou assis sur les pieds des autres.

5.9. Quotidien des enfants, activités extra-scolaires à la maison

En arrivant à la maison, les enfants ont directement des activités. Chaque jour, un professeur différent vient enseigner son savoir. L'association *Santhosha Nanban* a engagé un professeur de yoga (deux fois par semaine), un professeur de tambour et de chant, un professeur de danse (une fois pour les filles, une fois pour les garçons), une professeure de dessin, deux aides pour les devoirs (chaque jour de la semaine) et un professeur de sport. Les activités sont toutes mixtes si ce n'est le cours de danse Bollywoodienne. Les filles vivent dans une maison située l'autre côté du village que la maison principale où dorment les garçons. Cependant, elles n'y restent que pour la nuit. Elles viennent donc directement à la maison principale après l'école. Cela implique qu'elles gardent leur uniforme pour les activités alors que les garçons se dépêchent d'enfiler leurs propres habits.

Tous les enfants ne pratiquent pas chaque jour les activités organisées. Certains préfèrent s'occuper du jardin, du potager ou des animaux. Ces plaisirs ont été une grande nouveauté pour les enfants depuis qu'ils ont emménagé en campagne où ils ont accès à la nature. Une dizaine de garçons adorent jardiner, arroser, planter, nourrir les animaux, bricoler... Ils ont rapidement appris tout cela avec l'aide de Philippe qui reste la journée à la maison pour faire les travaux et nettoyages nécessaires. Les enfants intéressés se débrouillent désormais seuls et ceci sans que le staff ait besoin de le leur demander. Avant leur arrivée dans cette maison, le terrain n'était qu'un champ plat. Désormais, de hauts arbres entourent le terrain et de nombreux palmiers poussent, répartis dans le jardin. Le potager a pris une belle forme et donne déjà des résultats. Je sais que des cannes à sucre poussent mais je n'ai pas pu comprendre ce qu'étaient les autres pousses. Il y a également une jolie place où poussent des plantes, des fleurs et de jolis arbustes. Ce jardin est situé au centre du terrain et entre le bâtiment de la maison et l'abri. De plus, des bananiers énormes donnent des fruits qu'ils mangent. Le bananier est un arbre qui grandit rapidement et après avoir donné des fruits ne donnera plus. C'est pourquoi, la cuisinière arrache les tiges du bananier pour découper en cube l'intérieur de la tige puis cuire ce « légume » qu'ils mangent avec le riz. Une fois par semaine, les enfants boivent également du neem. La cuisinière cueille des tiges de neem (tiges ressemblant à de la ciboulette) et les écrase ce qui donne un liquide vert. L'odeur est puante mais ils boivent d'un coup sec un fond de verre et puis enchaînent avec un verre d'eau. Le neem est réputé en Asie pour ses bienfaits naturels. Il donne de la force et de l'énergie au corps et est un désinfectant puissant. Il existe de nombreuses crèmes, dentifrices ou médicaments au neem. Nous pouvons donc voir que les enfants vivent en pleine nature et aiment s'occuper de ce qui les entoure. Ils connaissent désormais bien les plantes et les arbres, la terre et savent même ce qu'ils peuvent manger directement ou ce qu'ils peuvent cuisiner.

De plus, des oies, deux chiens et des chats se promènent dans le jardin tandis que des poules, des dindons, des chèvres et des canards vivent dans un grand enclos construits par les enfants et Philippe. Je pense qu'il est très important pour les enfants qu'il y ait tant d'animaux et de nature qui les entourent: non seulement car ils ne vivent que dehors (les espaces intérieurs ne sont utilisés que pour dormir) mais aussi car cela leur permet d'avoir une occupation qu'ils doivent assumer sur la durée. Cela les responsabilise et leur permet d'avoir de bonnes connaissances en divers domaines, bénéfiques pour trouver un petit travail plus tard.

Les enfants peuvent également s'occuper selon leurs envies en jouant librement avec des balles, des jeux de société ou sur les balançoires. Ce qui me surprend souvent est le fait que même pendant les moments de liberté, les enfants continuent à jouer tous ensemble. L'esprit collectif et l'entraide sont réellement deux facteurs clés de l'atmosphère familiale, amicale de cette maison. Les enfants ont également quelques cours d'informatiques et regardent de temps en temps le dimanche un film Bollywood à la télévision placée sous l'abri. A chaque fois que tous les enfants sont conviés à s'asseoir pour écouter quelqu'un parler, regarder un film ou un spectacle, ils sont tous assis en rang, filles à droite et garçons à gauche, petits devant et grands derrière. Cette disposition se fait désormais naturellement. Dans les coutumes indiennes, il est encore habituel que les garçons et les filles, même adultes, ne se mélangent pas. Nous pouvons le constater, par exemple, par le fait que l'association n'a pas l'autorisation de laisser les filles dormir dans la même maison que les garçons.

Après les activités, les enfants doivent tous faire leurs devoirs. Filles et garçons séparés, ils s'asseyent tous au sol sous l'abri ou sur des nattes déroulées sur l'herbe. Ils travaillent ensemble, s'entraident ou se copient. A part la séparation des sexes, les enfants révisent sans rester uniquement avec les personnes de sa classe. Ils se mettent en tas, mélangés petits et grands, et comparent leur travail, leurs livres et leurs cahiers. Ils se lancent leurs crayons et se prêtent leurs affaires. J'ai l'impression qu'ils prennent au sérieux leur travail tout en s'amusant et de façon légère, dans une ambiance non compétitive et en se respectant.

5.10. Repas

Puis, tous les soirs à vingt heures, les filles rejoignent leur maison tandis que les garçons s'installent sous l'abri pour manger. Comme habituellement, ils mangent au sol du riz accompagné de légumes ou d'une sauce. Chacun prend son assiette en fer blanc, la rince, puis s'assoit. Ils se placent de manière à former un rectangle le long des bords de l'abri. Trois grands garçons aident la cuisinière, qui a réchauffé la nourriture offerte par l'hôtel, à servir (toujours au sol) chaque enfant qui se lève tour à tour. Lorsque tout le monde est servi, ils récitent une prière de remerciement. Après avoir fini cela, chacun mange à son rythme avec sa main et se resserre s'il en veut plus. Lorsqu'un enfant finit son repas, il va nettoyer son assiette au robinet et la place sur le carton situé sur l'herbe dans le jardin. Puis, il s'en va se préparer pour dormir. Les plus grands disent à certains de les aider à ranger, de balayer l'abri ou de remettre en place la vaisselle sèche. Finalement, la cuisinière lave toutes les marmites en compagnie de deux grands garçons qui mettent à sécher les ustensiles avant d'aller se coucher. Dans la maison principale, il y a deux grandes salles à l'étage où tous les garçons dorment sur des nattes ainsi que deux balcons où ils peuvent étendre leur lessive.

5.11. Exemple de partage et de don

Lorsqu'un des enfants fête son anniversaire, il reçoit une boîte de friandises et va alors en distribuer à tous les autres enfants. J'ai eu l'occasion d'en recevoir un lorsqu'une petite fille en donnait avec plaisir et enthousiasme, lors de son anniversaire ! Cela m'a beaucoup ému car il s'agit exactement du système inverse de l'Occident où c'est le « fêté » qui reçoit. J'ai l'impression que dans notre société, la personne est au centre et non pas la collectivité. Nous gâtons celle-là lorsqu'elle a son anniversaire ce qui est l'inverse de ce que j'ai pu constater à *Santhosha Nanban*. De plus, la « fêtée » a pu mettre sa plus belle tenue à la place de porter l'uniforme à l'école. Ce sont en partie toutes ces belles petites choses qui montrent l'importance du collectif, du partage et l'amour du prochain entre tous ces jeunes enfants vivant ensemble.

Il est de coutume indienne que lorsqu'une personne fête un mariage, un anniversaire ou un enterrement, elle doit distribuer « la part du pauvre ». Pour cela, il est devenu habituel d'offrir aux associations car il est désormais plus facile de trouver un collectif que de chercher des mendiants dans les rues. Plusieurs fois par semaine, des indiens se rendent à la maison et offrent aux enfants soit de la nourriture, soit un goûter, des cahiers ou encore des habits. Cependant, ce geste est plus devenu une situation obligée qu'une donation particulière aux moins chanceux. Ces personnes arrivent sans forcément respecter les horaires, les enfants doivent alors s'installer sous l'abri (assis et disposé comme habituellement) devant elles et les remercier. Elles observent les enfants avec des yeux de pitié alors que les enfants regardent leur montre en or et leurs bijoux. Les « donateurs » aiment se prendre en *selfie* avec les enfants qui mangent ce qu'on leur a offert. Ils prennent en photo avec leur portable tactile les enfants et passent plus de temps à voir leurs photos plutôt qu'à vivre réellement le moment présent. D'autant plus qu'ils ont l'impression d'avoir rendu ces enfants meilleurs, plus heureux grâce à leur offre alors que les enfants ne manquent absolument de rien si ce n'est une famille. Ces moments permettent de se rendre compte de la différence de richesses, de manière de vivre, de plaisir de vivre entre des personnes qui habitent pourtant dans la même ville. On remarque aussi la différence de la nécessité de posséder entre les enfants qui s'amusent avec un rien et ces personnes qui pensent combler un manque alors qu'ils ne font, finalement, que déranger le jeu des enfants. J'étais moi-même assise avec les enfants lorsqu'on recevait de la nourriture ou des cadeaux. Je pouvais donc bien apercevoir ce qui se passait. J'ai l'impression qu'il n'y a eu aucun réel échange, ni même un vrai regard, entre les donateurs et les receveurs, si ce n'est partager une même photographie. Un samedi matin, c'est un immense *school bus* rempli de petits enfants qui est venu à la maison. Les enfants de l'école ainsi que les enfants de *Santhosha Nanban* se sont assis face à face sous l'abri. Ils recevaient tous des bouts de gâteaux, de sandwiches, des bonbons et des cahiers que certains élèves distribuaient eux-mêmes à « nos » enfants. Une fois de plus, je m'étais assise au milieu d'eux. Le maître principal se faisait un plaisir de photographier chacun de ses élèves en train de distribuer ses cahiers. Quand vint mon tour, j'ai eu le plaisir de devoir être photographiée de tous côtés : une blanche qui reçoit un cahier d'école par une élève indienne. J'ai joué le jeu et je pense que cela m'a permis de ressentir, malgré que ce ne soit pas le même contexte de base, ce que les enfants éprouvent lorsqu'ils vivent cela. Et comme je l'ai dit, ils reçoivent environ cinq fois par semaine des donateurs, et cela peut même arriver deux fois par jour.

Durant les week-ends, Manglorine ne se rend pas au centre d'accueil et reste à la maison de Villianur pour se reposer ainsi que pour passer du temps en compagnie des enfants. Les enfants indiens n'ont pas l'habitude de s'appeler par leurs prénoms. Généralement il s'appelle grande sœur ou petite sœur, grand frère ou petit frère. Ils m'appelaient tous « Aaka » ou « sister » (grande sœur). J'ai réalisé à la fin de ce séjour que ce surnom était finalement une manière indirecte de me montrer que j'étais simplement une fille de plus parmi eux et non pas une « Miss » comme ils appellent les femmes ou les maîtresses. Ils nomment également « Aaka » la cuisinière ainsi que l'intendante. Cependant, en ce qui concerne Philippe et Manglorine, ceux-ci sont appelés « Aapa » (papa) et « Aama » (maman). Pourtant, ce n'a pas été du tout un choix de leur part même bien au contraire. Philippe n'apprécie pas forcément cela. Ils les laissent faire car il s'agit certainement d'un bien être pour eux que de pouvoir appeler quelqu'un papa ou maman. Lorsque Manglorine reste avec les enfants le week-end, elle aime leur parler et savoir comment ils se portent. C'est pourquoi, une à deux fois par semaine, elle les réunit sous l'abri et discute avec tous. Un enfant qui lève sa main est un enfant qui aimerait lui parler seul à seul. Ils s'en vont plus loin et l'enfant en question peut lui dire ce qu'il a sur le cœur, ou quoi que ce soit. Manglorine reste très attentive et sait les écouter. Il y a souvent des enfants qui souhaitent lui parler et je pense que cela prouve son rôle de « mère » au sein de ce centre d'accueil.

5.12. Mon rôle au sein de l'association lors de mon immersion

Avant mon arrivée, je n'ai jamais vraiment su quel serait mon rôle dans l'association (je n'ai eu que peu d'échanges informatiques avec Philippe), et comment j'allai réussir à vivre cette expérience. De plus, je pensais que je pourrai être utile pour aider le personnel, principalement à la maison. En ce qui concernait l'accueil, il était déjà évident que j'analyserai et observerai les situations sans pouvoir concrètement agir. Je savais que je participerai à une observation participative, qui crée un équilibre entre être uniquement du côté des enfants, ou rester entièrement en tant que stagiaire ou bénévole du côté des adultes.

Finalement, à mon arrivée à la maison, un spectacle de cirque était présenté par deux français bénévoles. Lors des activités prévues pour les enfants, je me suis faufilée parmi eux afin de pouvoir les aider à faire des acrobaties. Dès le moment où je m'y suis assise, une dizaine de petites filles se sont directement accrochées à moi. À peine les artistes partis, j'ai été entraînée de tous côtés par les enfants qui voulaient jouer ou me montrer leurs exploits. J'ai donc eu la chance d'avoir été rapidement intégrée grâce aux enfants eux-mêmes et non pas par le biais de Philippe. Cela m'avait non seulement rassurée mais aussi rendue heureuse de voir que les enfants étaient intéressés par ma venue, ce que je craignais. Finalement et heureusement, je ne me suis pas ennuyée auprès des enfants une seule fois durant les deux semaines, et je crois que cela était réciproque. Ceci dit, le nombre important d'enfants m'a toujours permis d'en rencontrer un nouveau ou d'en connaître plus profondément. Grâce à l'entrain de ceux-ci, nous avons été immédiatement mis en bonne relation alors que s'ils n'avaient pas été si dynamiques, peut-être serais-je restée avec l'équipe (la cuisinière et l'intendante) et que je n'aurais pas été si proche des enfants. Cette position de camarade, d'amie, et non d'aide éducatrice, s'est mise en place de manière non intentionnelle car elle n'était pas préméditée. Elle m'a ainsi permise d'être encore plus proche des enfants, de mieux vivre leur quotidien, et de mieux comprendre ou ressentir certains aspects de leur vie en communauté. Le terme de bénévole n'est finalement pas approprié à ma situation car il ne représente pas la manière dont j'ai vécu cette expérience. Certes, j'ai pu aider la puéricultrice plusieurs jours à la crèche à s'occuper des enfants. Cependant, je n'ai aidé ni l'intendante, ni la cuisinière, si ce n'est en me comportant comme les enfants, c'est-à-dire en participant aux tâches respectives qu'ils s'adonnent tous à respecter, comme les tâches ménagères, la cuisine, le potager, le jardin ou les animaux. De plus, il est important de le préciser, le personnel de la maison n'avait nul besoin d'aide. Le besoin de bénévoles se ressent au centre d'accueil. En effet, les enfants se débrouillent très bien seuls, ou entre eux. Pour la plupart, ils ont toujours vécu très simplement et ont toujours aidé leur famille. C'est la raison pour laquelle ils savent s'occuper eux-mêmes à la maison, trouver des solutions à leurs problèmes, s'aider les uns les autres, partager et échanger, vivre en communauté. Ils n'ont jamais été gâtés et ne le sont pas plus à *Santhosha Nanban*. L'association ne les habitue pas à une vie « meilleure », plus agréable ou tout simplement différente à leur ancienne vie afin de changer le moins possible leurs habitudes et leur quotidien de manière à ce qu'ils puissent se réhabituer rapidement à leur chez soi, c'est-à-dire, la rue. Le but de l'association est, je le rappelle, de pouvoir réintégrer chaque enfant dans leur famille si l'occasion se présente. Mon rôle a donc été de vivre avec les enfants dans une telle simplicité de vie et de pouvoir découvrir une autre manière de vivre, celle de la société indienne, et plus particulièrement, celle de ces enfants de la rue accueillis par *Santhosha Nanban*.

6. Conclusion et bilan personnel

A la relecture de mes questions de recherche, nous pouvons constater que j'ai déjà répondu à la plupart de celles-ci tant dans ma partie théorique ainsi qu'à travers mon journal de bord, qui se trouve en annexe 1. En conclusion de mon travail, il me semble qu'il importe prioritairement de répondre à mon hypothèse de départ qui interroge la dynamique très positive de vie dont témoignent les enfants de *Santhosha Nanban*, alors qu'ils ont vécu des traumatismes familiaux très importants, et ceci sans soutien psychologique particulier. Pour développer une réponse à cette hypothèse, j'aurai de fait besoin de m'appuyer sur l'ensemble des questions de recherche et ainsi construire mon argumentation tant à partir de la théorie que de mon vécu durant les quinze jours au sein de l'association.

J'ai pu découvrir que la quasi-totalité des enfants est issue de la caste des intouchables (voir journal de bord page 14). Il s'agit en effet de la population la plus fragilisée et la plus pauvre au sein de laquelle les situations familiales sont très précaires et malheureusement touchées par les problèmes d'alcool et de violence. La prostitution est également un facteur prépondérant au sein de ces familles ce qui rend la vie des enfants très difficile, laissés à eux-mêmes et vivant dans des quartiers peu favorables à leur développement et éducation. De plus, ces enfants rencontrent des problèmes de handicaps physiques et mentaux, tels des sourds-muets, des troubles de retard mental, des problèmes physiques multiples de naissance ou liés à des accidents ou encore des problèmes sociaux de comportement et de violence. Les membres de l'équipe ont pu me raconter certaines histoires de vie de ces enfants telles des situations de viols (voir journal de bord page 1), de fugues, d'abandons, de mères immolées, de pères absents ou alcooliques, de mendicités ou de grande pauvreté. Bref, des histoires très chaotiques et extrêmement difficiles à vivre qui demanderaient chez nous un soutien psychologique et scolaire particulièrement soutenu.

A *Santhosha Nanban*, c'est une toute autre dynamique que j'ai pu vivre, où la responsabilité donnée aux enfants dans la vie collective leur donne un sens de solidarité et de respect mutuel qui semble permettre de dépasser les problèmes individuels. Ce qui m'a le plus marqué est la joie de vivre qui se manifeste au quotidien quel que soit les moments et les activités (voir journal de bord page 37).

J'ai remarqué que le projet pédagogique du lieu permet aux enfants d'être non seulement responsables mais aussi autonomes et que les règles du vivre ensemble se définissent de manière collective, les plus anciens insufflant aux nouveaux les manières de faire et de se comporter au sein de la maison. Le mode de vie adopté d'une très grande simplicité aide certainement à la solidarité. La quasi-totalité de leurs jeux, de leurs possessions est collectif. Les enfants ne possèdent qu'un sac à dos d'école personnel ainsi qu'une trousse, des cahiers, livres scolaires, quelques habits (qui, une fois trop petit, seront transmis aux plus jeunes) et c'est tout.

Ils n'ont pas de chambre personnelle, pas de lit, ils dorment sur des nattes qu'ils déroulent ; tous les jeux à disposition appartiennent au collectif. De ce fait, il n'y a pas de rivalité ni de comparaison entre eux. C'est la débrouillardise et le soutien qui comptent en premier lieu. L'ensemble des activités tels le yoga, le chant, la danse, le sport se réalise en groupe, quel que soit le niveau et l'âge des enfants et cela favorise encore le sentiment d'appartenance à un univers partagé. Il arrive, principalement pour les nouveaux venus, que ces derniers soient tristes et pleurent. Ils seront alors immédiatement soutenus par les autres qui ne vont pas chercher à résoudre leur problème mais à les intégrer dans la dynamique de vie du lieu.

J'ai dans mon journal de bord inscrit combien « ils ne se prennent pas la tête » et cherchent à dépasser les situations qui les ont amenés à vivre au sein de *Santhosha Nanban*. L'association leur offre un lieu de vie où ils se sentent en sécurité, où ils savent qu'ils auront à manger tous les jours et de plus, où ils ont l'occasion de fréquenter l'école. C'est certainement là un plus indéniable pour eux dont ils peuvent mesurer, au vue de leur vie antérieure, les bienfaits et finalement la chance de ce type de prise en charge. D'autant qu'ils ne se sentent pas « enfermés », puisqu'ils ont à tout moment le choix de quitter le lieu pour retrouver des membres de leur famille. Cela se discute avec les responsables de l'association qui vont vérifier si un départ ne les met pas trop en danger. En tous les cas, ils chercheront toujours à répondre au mieux aux attentes de l'enfant. J'ai également pu observer que le choix d'avoir construit une maison en campagne permet aux enfants de développer leur lien avec la nature et avec les animaux. Les enfants sont en effet très appliqués dans les tâches de jardinage, de plantation et du travail quotidien auprès des animaux de la basse-cour. Ces liens à la terre et aux animaux leur apportent non seulement du plaisir et de la joie mais aussi des connaissances pour leur vie future.

Je pense qu'il y a aussi un aspect culturel où le rapport à soi et à la psychologie est absent de leur mode de compréhension des situations. Lorsqu'une personne est en difficulté, elle exprime peu son problème verbalement et fera plus appel à la spiritualité ou à la religion pour la soutenir. Les indiens sont généralement introvertis, mais la communauté ou les groupes d'appartenance soutiennent les personnes en difficulté. Les temples, quel que soit les religions, accueillent et nourrissent les plus pauvres. Je pourrai dire qu'ils ont une approche plus philosophique de la vie que psychologique. En Inde, la religion garde une place très importante et chacun peut la vivre à sa manière, au quotidien. A *Santhosha Nanban*, toutes les religions sont reconnues et acceptées de même que toutes les castes (voir journal de bord page 21 et 29). Et le sens du spirituel est très développé, comme j'ai pu le constater lors des prières avant les repas. C'est ici, plus une bénédiction et une reconnaissance d'avoir à manger qui est célébrée que la croyance en un Dieu unique. Les enfants sont ainsi d'abord reconnaissants à la vie et à ce qu'ils possèdent et vivent sur le moment plutôt que de se centrer sur ce qui leur manque ou sur la souffrance d'un vécu antérieur souvent traumatisant. Il y a en effet de nombreuses religions en Inde, ce qui amène à développer une approche d'ouverture et de compréhension inter-religieuse. J'ai pu constater que les enfants sont respectueux les uns des autres quelque soit leur appartenance ou leur histoire. C'est la vie au présent qui prédomine et peut-être ainsi chaque moment a toute son importance dont il faut profiter.

Ce qui m'a certainement le plus frappé, c'est la joie et les rires quotidiens que j'ai vécu tout au long de ces quinze jours. En effet, je me suis complètement immergée au milieu de ces 50 enfants cherchant à vivre au plus près d'eux, à leur manière, en lieu et place d'une position de stagiaire ou de fausse éducatrice. Cela m'a permis de devenir l'une des leurs malgré toutes nos différences que ce soit physiques ou mentales, comme la couleur de peau, les problèmes de langues, les habitudes de vie et le niveau d'éducation. Au gré des jours, ces différences n'étaient pas plus bloquantes que toutes les autres différences qu'il y a de fait entre eux (âge, religion, langue, handicap).

J'ai réellement pu me sentir, après quelques jours, l'une des leurs même si je savais que cette expérience aurait une fin rapide. C'est peut-être leur capacité à prendre les gens comme ils sont et à vivre au présent qui a permis une telle expérience. Malgré les moments de nostalgie ou de tristesse qui peuvent survenir à l'annonce de tel ou tel événement, les enfants ont la force de rebondir.

J'ai eu l'impression qu'ils ont en eux une soif d'apprendre et d'évoluer qui les pousse toujours en avant. Leur rapport à l'école et à leur scolarité est fait de reconnaissance et de plaisir malgré les difficultés à absorber les matières. Tous ces éléments m'amènent à penser que mon hypothèse de départ se vérifie. Ce n'est pas un soutien psychologique qui est

essentiel pour surmonter leurs traumatismes, mais bien une vie collective, en sécurité, égalitaire, qui apporte le soutien nécessaire à leur développement. L'amitié, la fraternité et le respect d'autrui sont des éléments clés au dépassement des problèmes personnels. C'est peut-être aussi ce qui permet à ces enfants de rire de la vie à pleine dents alors que celle-ci ne leur a pas été très favorable jusqu'alors. Toutefois, j'ai encore aujourd'hui de la peine à comprendre comment ces enfants qui ont vécu de pareils traumatismes puissent être aussi friands de la vie et heureux de vivre au sein de l'association.

Il est aussi vrai que l'Inde a joué un rôle important au niveau mondial dans la culture spirituelle et de non-violence (le Mahatma Gandhi) et que ses préceptes influencent encore la vie quotidienne des indiens les plus démunis qui n'ont pas accès au monde la consommation. Aujourd'hui, l'Etat social est encore en construction et ce sont principalement les ONG ou les communautés religieuses qui apportent un grand soutien aux populations les plus fragiles. L'association *Santhosha Nanban* a été reconnue il y a deux ans par l'Etat central de New-Dehli et reçoit actuellement des financements de ce dernier. Si cela est un plus indéniable pour la pérennité de l'association, cela pose de nouveaux problèmes pour répondre aux normes que cela impose. Ainsi je me pose des questions lorsque je compare les systèmes suisses et indiens. Si chez nous, nous possédons une sécurité sociale et de nombreux soutiens psychologiques financés par l'Etat, nous avons certainement perdu l'essence même de la vie collective et du soutien mutuel qui donne un sens à la vie et apporte beaucoup de chaleur humaine. J'ai ainsi compris que bénéficier d'une sécurité financière ne remplace pas la force du partage collectif.

Cette expérience, finalement de très courte durée, mais très intense au niveau personnel et émotionnel, m'a permis de découvrir en profondeur un mode de vie auquel je n'aurai pas même imaginé pouvoir m'associer. Si, bien sûr, il y a une note de superficialité à cette immersion (s'immerger dans un centre pour enfants de la rue et ressentir du plaisir sur place ainsi qu'être heureux de participer à une telle expérience ne devrait pas être une satisfaction en soi étant donné les raisons pour lesquelles les enfants se retrouvent en ce lieu, d'autant plus qu'une durée de quinze jours n'est certainement pas suffisant pour émettre un avis définitif), ce que j'ai vécu n'est en rien artificiel et restera ancré en moi pour le reste de mes jours. Ces quinze jours auront été très intenses, et fort bien vécu grâce à l'accueil de l'équipe et des enfants. J'en suis sortie malgré tout fatiguée tant cette vie collective est active 24 heures sur 24 en communauté, ce qui est très loin de ma vie quotidienne à Genève. Je pense que j'ai pu suffisamment m'imprégner de leur quotidien même si un séjour de plus longue durée m'aurait encore apporté de plus amples connaissances au tant sur le fonctionnement de l'association que sur la vie des enfants.

7. Bibliographie

- EDITORIAL, « Humanités, humanisme, humanitaire » in *le Sociographe*, décembre 2012, n°40, p.4-5.
- PIOUS ILIASSI Elsa, « ONG et DSL » in *le Sociographe*, décembre 2012, n°40, p.11-21.
- TERCIER Anne-Sophie, *Enfants des rues de Bombay*, Paris, Karthala, 2003.
- TERCIER Anne-Sophie, *Etre enfant en Inde*, Paris, Karthala, 2009.

Remerciements :

J'aimerais beaucoup remercier ma sœur, qui a eu la gentillesse de relire et améliorer mon français, ma mère, qui m'a beaucoup aidée en ce qui concerne les connaissances générales sur l'Inde et sur la construction du travail. J'aimerai également remercier Madame Vuillaume qui a suivi l'évolution de ce travail en étant très attentive tout au long ainsi qu'en m'ayant laissé une part de liberté qui me fût très agréable. J'aimerais également remercier très chaleureusement Philippe, Manglorine, Mary et toute l'équipe de l'association *Santhosha Nanban* qui m'ont permis de vivre cette immersion que j'ai vécu avec beaucoup, beaucoup de plaisir grâce à leur accueil et leur chaleureuse compagnie. Et finalement, j'aimerais énormément remercier tous ces enfants, eux qui m'ont intégrée dès le premier jour, qui ont su me rendre à l'aise et qui m'ont fait tant rire durant ces quinze jours et surtout, eux qui m'ont permis de vivre cette expérience de manière inoubliable, enrichissante et si agréable.